

GAMBIER, Yves, SHLESINGER, Miriam et STOLZE, Radegundis, dir. (2004) : *Doubts and Directions in Translation Studies : Selected Contributions from the EST Congress, Lisbon 2004*. Amsterdam : John Benjamins, 361 pages

Álvaro Echeverri

Volume 54, numéro 4, décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038910ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038910ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Echeverri, Á. (2009). Compte rendu de [GAMBIER, Yves, SHLESINGER, Miriam et STOLZE, Radegundis, dir. (2004) : *Doubts and Directions in Translation Studies : Selected Contributions from the EST Congress, Lisbon 2004*. Amsterdam : John Benjamins, 361 pages]. *Meta*, 54(4), 884–887.
<https://doi.org/10.7202/038910ar>

Comptes rendus

GAMBIER, Yves, SHLESINGER, Miriam et STOLZE, Rade Gundis, dir. (2004) : *Doubts and Directions in Translation Studies: Selected Contributions from the EST Congress, Lisbon 2004*. Amsterdam : John Benjamins, 361 pages.

Doubts and Directions in Translation Studies est un recueil multilingue de 26 articles (21 articles en anglais, 3 en français, 1 en portugais et 1 en allemand) choisis parmi les 50 textes soumis au IV^e congrès de l'Association européenne de traductologie (EST) tenu à Lisbonne les 29 et 30 septembre 2004. Les participants étaient invités à porter un regard critique sur les emprunts théoriques que la traductologie a faits à d'autres disciplines ainsi que sur des postulats traductologiques qui mériteraient une analyse plus profonde.

Les communications retenues sont organisées en cinq thématiques :

- 1) Aspects théoriques ;
- 2) Amélioration des outils de recherche ;
- 3) Recherche empirique ;
- 4) Aspects linguistiques ;
- 5) Travaux littéraires.

Selon les directeurs du recueil, la sélection des articles répond aux critères suivants : qualité de l'approche, originalité du sujet traité, données traitées et clarté de la composition.

Les deux premiers articles de ce recueil, le premier d'Andrew Chesterman, le second d'Ubaldo Stecconi, présentent bien des *doutes* et des *directions* traductologiques. Après une synthèse de ces deux premiers articles, nous avancerons quelques commentaires généraux au sujet des autres communications.

La linguistique est sans conteste la discipline qui a le plus contribué à la conception d'un cadre conceptuel et théorique pour la traductologie. Le fait que les premiers essais d'explication de la traduction soient de nature linguistique en est la meilleure preuve. Cependant, cette relation ne doit pas être prise à la légère. Comme Andrew Chesterman le démontre dans son article « What is a unique item ? », il est temps que les traductologues commencent à se questionner sur la pertinence de quelques-uns de ces emprunts conceptuels. Chesterman se penche notamment sur le manque de clarté dans la définition du concept nommé

unique item (éléments [linguistiques] uniques), auquel font référence les traductologues intéressés par les universaux en traduction. Les auteurs évoquent spécifiquement l'hypothèse proposée par Sonja Tirkkonen-Condit en 2002, pour qui les traductions présenteraient moins d'*éléments uniques* que des textes comparables non traduits. Il s'agit d'éléments linguistiques qui ne trouvent pas de correspondants exacts dans d'autres langues (Tirkkonen-Condit 2004 : 177). Selon Chesterman, l'hypothèse semble intuitivement valide et les données préliminaires semblent la confirmer. « However, it is not clear what exactly is meant by a "unique item" » (p. 4). Chesterman organise sa critique du concept en se posant plusieurs questions : Unique par rapport à quelles langues ? Unique absolu ? Comment peut-on identifier l'unicité ? Linguistiquement ou psychologiquement unique ? Les *éléments uniques* sont-ils uniques à la traduction ? Le terme unique item est-il un bon terme ? Sans nier la pertinence des études sur les universaux en traductologie, Chesterman revient sur l'importance de bien définir les concepts qui sont à la base de la recherche. Il s'agit certainement d'un élément clé pour garantir l'avancement constant de la discipline. L'article de Chesterman représente bien le côté *doutes* de ce recueil. Regardons maintenant dans quelle *direction* va la traductologie selon l'article d'Ubaldo Stecconi.

Dans son article, « Five reasons why semiotics is good for Translation Studies », Stecconi avance des arguments en faveur de l'hypothèse selon laquelle la traduction est une forme spéciale de sémiotique. Selon la théorie de Charles Sanders Peirce, la sémiotique est toute forme d'action, de conduite ou de processus impliquant des signes. L'idée d'Umberto Eco selon laquelle « [...] translation can never "say the same thing" ; however – he adds – it can say *almost* the same thing » (p. 16) constitue le point de départ des arguments de Stecconi qui organise ses propos autour de cette citation.

Avant d'entrer dans le vif de la discussion, Stecconi fait un survol des travaux antérieurs sur la sémiotique de la traduction afin d'encourager des approches originales pour l'analyse traductologique. Cette rétrospective lui permet de prédire que la sémiotique est une direction *future* de la traductologie et il pense particulièrement au cas de la traduction audiovisuelle.

Dans la traduction audiovisuelle, Stecconi trouve des arguments pour mettre en relief l'importance de la sémiotique. D'après lui, la traduction

audiovisuelle fait ressortir les limites des théories linguistiques de la traduction en exigeant une théorie générale qui rende compte de la distinction entre les signes verbaux et les signes non verbaux. Cela représente la première raison pour laquelle la sémiotique serait utile à la traduction.

La théorie des signes de Peirce motive la deuxième raison exposée par Stecconi. Selon Peirce, les signes remplacent quelque chose, les objets, mais il n'existe pas de relation binaire entre les signes et les objets. Cette relation inclut un troisième élément fondamental : les interprétants, c'est-à-dire les images créées par les destinataires du message. La sémosis est ainsi composée de trois éléments : le signe, l'objet et l'interprétant. Le texte traduit devient un signe et sa signification pour le public récepteur constitue un interprétant.

La troisième raison pour laquelle la sémiotique est utile à la traductologie, selon Stecconi, vient de la possibilité de libérer la réflexion traductologique des limites métaphoriques imposées par sa propre étymologie. La traduction n'est pas un transfert de mots ou de significations : « When one translates nothing is transferred, nothing moves. Like all signs, translations happen » (p. 21). De plus, selon Stecconi, la traduction en tant que signe ne pourra jamais être une représentation complète de l'objet original. En conséquence, l'idée de trouver un signe équivalent dans la langue cible ne devrait pas être un idéal pour la traduction.

La quatrième raison pour laquelle la sémiotique est l'avenir de la traductologie, comme dans tous les types de sémosis, est qu'il ne faut pas parler de perte lorsque la traduction n'arrive pas à révéler la totalité de l'original. Au lieu de parler de perte, il conviendrait de parler d'un gain impossible. La traduction est une activité dans laquelle il faut faire des choix, une activité de prise de décisions. Lorsque le traducteur fait un choix, lorsqu'il prend une décision, toutes les autres possibilités de traduction sont exclues. Les secrets de l'original qui restent ainsi cachés ne seront révélés qu'à la *prochaine* traduction.

Pour une meilleure compréhension de son hypothèse, « la traduction est une forme spéciale et identifiable de sémosis », Stecconi utilise les catégories existentielles de Peirce : événements, conditions logico-sémiotiques et normes. Pour que la traduction soit possible, trois conditions logico-sémiotiques doivent exister : différence, similarité et médiation. Différence entre les systèmes sémiotiques, similarité entre les signes produits dans la langue cible et les signes de la langue source, et médiation. Médiation, car il ne faut pas oublier que le texte cible doit parler au nom du texte source. Puisqu'elle est à la fois différence, similarité et médiation, cette dernière étant l'essence de la traduction, les traductologues ne pourront pas se

passer de la sémiotique. Voilà la cinquième raison proposée par Stecconi.

Ces deux articles permettent de se faire une idée des doutes et des directions en traductologie. Celui de Chesterman est une invitation, à la fois, à faire une analyse critique des concepts empruntés à d'autres disciplines et à mieux bâtir les bases conceptuelles de l'analyse traductologique. L'article de Stecconi, pour sa part, montre que l'essor de la traduction audiovisuelle offre une direction de nature sémiotique à la traductologie.

Pour continuer dans le sens de *directions* en traductologie, il faut noter la place importante que les études empiriques occupent dans ce recueil. Deux articles, « Notes for a cartography of literary translation history in Portugal » et « Establishing an online bibliographic database for Canadian Literary Translation Studies », ont en commun leur intention de proposer des initiatives collaboratives dans le but d'offrir un portrait plus complet de l'histoire de la traduction littéraire au Portugal et au Canada.

Une autre direction vers laquelle semble pointer ce recueil est l'intérêt croissant de la notion d'agent de traduction. Dans l'article « Translator's Agency in 19th-century Finland », Outi Paloposki montre que l'histoire de la traduction nous permet de découvrir des traducteurs qui ne sont pas de simples médiateurs. Les recherches que Paloposki a menées sur le traducteur K. G. S. Soumalainen montrent que le rôle du traducteur dépasse dans bien des circonstances sa dimension instrumentale. Dans le cas de Soumalainen, c'est lui, le traducteur, qui choisit les textes à traduire, il détermine les stratégies de traduction et il décide de la forme que doit prendre le texte cible.

Le sujet traducteur, mais cette fois-ci pris comme objet et non comme agent, est aussi le thème central de l'article « Modelling translator's competence: Relevance and expertise under scrutiny ». Les auteurs considèrent qu'au lieu de parler de compétence traductionnelle, il vaut mieux se concentrer sur la personne et parler de compétence du traducteur. Les auteurs, Fabio Alves et José Luiz Gonçalves, proposent un modèle cognitif dynamique de la compétence du traducteur. Ils puisent dans la théorie de la pertinence et dans les principes connexionnistes les fondements théoriques de leur modèle. En établissant un lien direct avec quelques travaux antérieurs sur la modélisation et la description de la compétence traductionnelle, les auteurs signalent la différence entre compétence générale et compétence spécifique du traducteur. Ils définissent la première comme toutes les connaissances, habiletés et stratégies maîtrisées par les bons traducteurs qui les amènent à une performance traductionnelle adéquate. La deuxième, le point central de l'article, est définie comme :

«[...] the core of a super-competence, which is expected to coordinate a set of different sub-competences, operating mainly through conscious or meta-cognitive processes» (p. 46).

La modélisation de la compétence traductionnelle proposée par les auteurs éveillera sans aucun doute l'intérêt des traductologues engagés dans la recherche sur la compétence traductionnelle. Cependant, on pourra reprocher aux auteurs un manque de clarté quant à la définition de la notion centrale de leur texte, notamment, la compétence spécifique du traducteur. Tout d'abord, il n'est pas facile de s'y retrouver dans le labyrinthe terminologique créé par les termes *super-compétence*, *sous-compétence*, *compétence générale*, *compétence spécifique*. S'agit-il de la super-compétence proposée par Wilss? S'agit-il des sous-compétences identifiées par le Groupe PACTE? En quoi leur notion de compétence du traducteur se démarque-t-elle de celle qui a été introduite par Kiraly en 2000 (*translator's competence*)? Comme Chesterman l'a démontré dans le premier article de ce recueil, le dialogue entre experts et la consolidation des disciplines exigent un effort supérieur de clarté conceptuelle et une bonne connaissance de ce qui a déjà été fait dans le domaine. Alves et Gonçalves prétendent avoir établi une différence entre la *compétence traductionnelle* (*translation competence*) et la *compétence du traducteur* (*translator's competence*). Cette distinction, à notre connaissance, avait déjà été introduite en 2000 par Donald Kiraly qui a d'ailleurs proposé une autre modélisation de la compétence du traducteur.

Un bon nombre de communications dans ce recueil présentent les résultats des études empiriques menées par les auteurs dans plusieurs domaines de recherche traductologique. La recherche empirique se consolide de cette manière comme une des *directions* de la traductologie. L'article d'Alexander Künzli sur l'efficacité de la révision en traduction professionnelle, celui de Delia Chiaro sur la réponse du public aux traductions des comédies, ainsi que l'article de Marta Mateo sur le rôle de la traduction dans l'opéra, ou encore celui de Helle V. Dam sur l'efficacité des notes prises par les interprètes en interprétation consécutive, prouvent que la recherche empirique est une direction dans laquelle la traductologie doit persévérer afin d'assurer la production de connaissances enseignables.

Cependant, pour que la direction empirique s'affirme dans l'horizon traductologique, il faut également prendre un peu de recul et *douter*, dans le sens proposé par Chesterman. Il faut non seulement se concentrer sur ce que la recherche empirique peut révéler sur la traduction, mais aussi encourager l'étude critique de ces mêmes recherches afin d'aboutir à un niveau de sophistication supérieur dans la conception et la réalisation de

ce type d'études. Ainsi, les recherches futures devraient tenir compte des critiques sur les aspects moins réussis des études déjà faites pour ne pas tomber dans les mêmes pièges.

Dans le cas de l'article de Rachele Antonini sur la perception des références culturelles dans le doublage du matériel audiovisuel en italien, on pourrait se demander si son étude, plutôt que de mesurer l'efficacité du doublage comme elle le prétend, ne servirait pas à jauger la capacité du public italien à identifier les références culturelles dans le matériel audiovisuel. De plus, on est en droit d'espérer de ces études qu'elles apportent de nouvelles connaissances. La conclusion de celle d'Antonini: «Therefore, we can safely state that the quality of screen translation is fundamental both for the users' appreciation of the film, series or cartoon they choose to watch and, possibly, for the success of the products» (p. 165) est plutôt décevante compte tenu de la démarche suivie par le chercheur. Dans le cas particulier de cette étude, les lecteurs seront beaucoup mieux servis par ce qu'ils peuvent apprendre sur la méthode de recherche que par les résultats mêmes.

Le grand avantage des études empiriques est leur capacité à fournir des connaissances enseignables. C'est notamment le cas de l'article de Helle V. Dam. Son étude sur l'efficacité des notes prises par les interprètes en interprétation consécutive démontre que:

1. L'abondance de notes prises influe positivement sur la qualité de l'interprétation. Ce qui est contraire à l'idée bien répandue, *mais jamais démontrée empiriquement*, selon laquelle l'interprète doit prendre le moins de notes possible pour ne pas surcharger sa capacité d'écoute et de mémoire.
2. L'utilisation de mots complets dans la prise de notes a aussi un effet positif sur la qualité du travail de l'interprète. Encore une fois, ce résultat contredit la recommandation d'utiliser le plus d'abréviations possible dans la prise de notes.

L'auteur prétendait aussi étudier l'influence du choix de langue dans l'efficacité de la prise de notes, c'est-à-dire, savoir dans laquelle de deux langues (source ou cible) la prise de notes serait la plus efficace. Comme le déclare V. Dam, les résultats de son étude sur cet aspect de la prise de notes ne sont pas assez concluants pour affirmer quoi que ce soit.

Nous avons choisi de terminer ce compte rendu par l'article de Helle V. Dam parce qu'il offre un bon exemple des *doutes* que les traductologues commencent à avoir quant à certaines connaissances sur la traduction de type *expérientiel* qui se sont consolidées au fil du temps. Ces connaissances, acceptées comme des vérités, sont pour la

plupart le fruit des observations des praticiens et des discussions théoriques. Elles ne sont pas le fruit de recherches de type *scientifique*. Cette direction vers laquelle pointe V. Dam est au diapason avec les efforts pour renforcer le volet de la recherche dans les programmes de doctorat en traductologie. Le forum en ligne sur les programmes de doctorats organisé par Anthony Pym (accessible sur *You-Tube*), ainsi que les tables rondes organisées dans le cadre du XXII^e congrès de l'ACT réalisé en mai dernier à Ottawa confirment que la consolidation de la traductologie au sein de l'université, voire de la société, exige cette nouvelle direction. Évidemment, comme le disait Jean-René Ladmiral dans le même congrès, il ne faut pas oublier que la traductologie est une science de l'homme, une science humaine, et il serait dommage de la confondre avec une science exacte.

ÁLVARO ECHEVERRI

Université de Montréal, Montréal, Canada

RÉFÉRENCE

TIRKKONEN-CONDIT, Sonja (2004): Unique Items – Over – or Under-represented in Translated Language? In: Anna MAURANEN et Pekka PUJAMÄKI, dir. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 177-184.

FOLKART, Barbara (2007): *Second Finding. A Poetics of Translation*. Ottawa: University of Ottawa Press, 562 pages.

Published in 1991, Barbara Folkart's *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté* rapidly became a classic of translation theory. It remains to date the most rigorous and complete demonstration of the presence of the translating subject in the translated text. *Second Finding* concentrates this time exclusively on the translation of poetry. Though different in tone and style, this second book is, like the first, a strong and necessary intervention in translation studies.

Folkart provides from the start two affirmations that serve as the basis for her commentaries and critiques throughout the book. First: contemporary theories are unequal to the task of dealing with the translation of poetry because proponents of foreignization neglect the fact that poems are inherently foreign even to the language out of which they have been crafted. And second: what is needed is not more readerly perspectives on poetry in translation but analysis which gives insight into the business of *making*. In brief, the translation of poetry is a process of appropriation by poets who "write out of their own passionate and embodied understanding of the originals, in

order to re-embody, in a new artistic medium, the deepest truth-values of these originals" (p. xiii), or, "[t]he vocation of the poem is to break out of the already-said, to force its way through the wall of language and to put us into more or less unmediated contact with fragments of world" (p. 2). The rest of the 500-some pages of this book involve restatements, demonstrations and arguments that support the idea that the translation of poetry cannot fulfill any particular ideological agenda, but has to do with the emotional responses of a poet who is also a perceptive reader.

The clarity of Folkart's arguments is a mark of the maturity of this book. This a rich and provocative study, the result of much reflection. Like Antoine Berman, who in his study of John Donne felt the need to *demonstrate* through careful critical reading the principles that he had been defending, Barbara Folkart here offers in detail the *working out* of the principles that she has formulated through her own reflection and practice. The book flies in the face of many orthodoxies – having little truck with many of the well-rehearsed truths of contemporary translation theory. Folkart admits at the start that the book has a "cantankerous" side, generated by irritation at the indignities inflicted on poetry in the name of theory. However, most of the book consists of engagement with poetic works, with close readings and proposed translations. Stunning formulations abound. The readings are a result of an intense attention to words, of a passion for poetry. "Writing is driven by intuition – the intuition of a competent poet being a more complex, more complete, more highly organized and finely tuned grasp of what makes a poem than anything a theorist can aspire to formalize" (p. 13).

For instance, it is a treat to read the poems of Charles d'Orléans, in various translations, including those of Folkart herself. It is easy to agree with Folkart that one of Richard Wilbur's translations of d'Orléans imparts a veneer of *oldness* which leads to "grossly inauthentic results": "arch diction, end-stopped tetrameter and thin, uncommitted imagery that Wilbur would never dream of using in a poem of his own." The demonstration is conclusive, and Folkart shows that Wilbur has adopted an unwittingly patronizing stance towards the medieval poem, a condescending attitude she calls "translating down." It is more a comment on the original than a poem "forcing us in the raw and radical experience of the poem" (p. 39).

The core of the book is Chapter 6 – 140 pages devoted to the translation of St-John Perse, "The Poetically Viable Translation." Folkart excels here in describing the strengths of the poetry and the translation, transfixed as she is by the beauty of both St-John Perse's work and that of T.S. Eliot.